

L'exil pas loin de chez soi (suite)

Geneviève Letarte

Numéro 82, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Letarte, G. (2020). Compte rendu de [L'exil pas loin de chez soi (suite)]. *L'Inconvénient*, (82), 58-60.

L'exil pas loin de chez soi (suite)

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

J'ai raconté dans ma dernière chronique que, lors de la première vague de la pandémie apparue au printemps dernier, durant cette période qu'on appellera peut-être un jour « le grand confinement », je m'étais retrouvée « coincée » à la campagne en compagnie de mes parents âgés et de mon neveu de dix-huit ans, à vivre pendant deux mois et demi une expérience de cohabitation multigénérationnelle inusitée. Entre mes aînés et le jeune homme qui avait préféré s'isoler avec nous plutôt que de rester en ville où il n'avait pas accès au cégep ni à son groupe d'amis, je vaquais aux tâches domestiques tout en essayant de me concentrer sur mes propres travaux, et en prenant soin de faire chaque jour ma promenade salutaire dans le rang. À la fin du mois de mai, quand les mesures sanitaires se sont un peu détendues et que mon neveu a eu terminé son cégep au moyen de cours en ligne et de maintes boîtes de biscuits grignotées dans sa chambre, nous avons lui et moi repris le chemin de la ville, tout à la fois inquiets et excités de voir ce que nous y trouverions, ou retrouverions, comment savoir.

À Montréal, le déconfinement avait prudemment commencé, et même si l'on ne pouvait pas encore y faire grand-chose – les salles de spectacle, les bibliothèques, les cafés, les centres sportifs et la plupart des commerces étaient fermés, ainsi que les cinémas qui constituent de merveilleux abris par jours de grande chaleur – une période de douceur s'est néanmoins amorcée, au cours de laquelle les citoyens trop heureux de sortir enfin de chez eux ont redécouvert le plaisir des échanges humains « en présence » et non seulement par l'entremise d'un écran d'ordinateur. Nous avons commencé à nous retrouver pour aller marcher ou faire du vélo, ou à l'occasion de pique-niques dans les parcs et les jardins publics, ce qui a donné lieu à des scènes champêtres dignes des tableaux du 19^e siècle. Dans ma rue, où il y a peu de demeures dotées de larges terrasses ou de grands jardins, s'est amorcée la saison des « apéros-escaliers », ce qui signifie que l'on s'assoit dans les marches d'un triplex en respectant le mètre et demi de distance (c'est là que l'escalier typiquement montréalais se révèle des plus utiles) pour prendre un verre en compagnie de nos amis-voisins. Ainsi avons-nous pris l'habitude de nous réunir le jeudi, le vendredi ou le samedi, dans l'escalier arrondi de chez Céline et Éric, ou dans les marches rectangulaires menant au large balcon d'Helena. « On se voit demain dans l'escalier » était la nouvelle formule d'invite, laquelle évoquait davantage Roméo et Juliette qu'un cinq à sept d'employés de bureau.

On nous avait annoncé que la ville serait aménagée de manière à nous permettre d'en profiter au maximum au cours de l'été, puisqu'il serait difficile pour bon nombre d'entre nous de partir à la campagne, en camping ou en voyage à l'étranger. Des corridors de marche ont été aménagés dans certaines rues (au grand dam de plusieurs), des terrasses pourvues de vastes banquettes sont apparues un peu partout, la pratique du vélo est devenue si populaire qu'elle a provoqué un boom dans l'industrie de la fabrication, et le chemin Olmsted sur le mont Royal est devenu tellement fréquenté à toute heure qu'il fallait porter un masque pour ne pas recevoir les postillons de tous les marcheurs, joggeurs et cyclistes qui vous frôlaient en montant ou en descendant. La Ville a aussi invité les citoyens à faire preuve de créativité en aménageant les espaces extérieurs auxquels ils avaient accès, ne serait-ce que les marches de leur perron ou un mini-carré d'herbe devant la maison. Quantités de boîtes à fleurs, de plants de tomates et de chaises de plage sont apparues sur les balcons et les terrasses, et le moindre banc public s'est vu occupé à temps plein par des âmes solitaires s'adonnant à la méditation ou par deux personnes piquant un brin de jasette. Au lieu de se rencontrer dans les cafés et les restaurants, on se donnait rendez-vous au square d'à côté pour manger un sandwich fait maison, comme dans l'ancien temps, et les amoureux déambulaient sur le trottoir en léchant des cornets de crème glacée (une autre industrie qui s'est largement développée au cours de cet été postconfinement), tandis que d'autres lisaient ou écoutaient de la musique, paisiblement assis dans l'herbe sur les flancs de notre bien-aimée « montagne ».

Et tandis que nous reprenions plaisir à la vie en société (certains se sont livrés à des exagérations, discutables certes, mais fallait-il pour autant les dénoncer anonymement à la police ?), les chiffres continuaient à témoigner des morts de la COVID, le drame des CHSLD se poursuivait, on constatait des foyers d'éclosion dans les quartiers à risque, on commençait à nous prévenir de l'inévitabilité d'une deuxième vague (laquelle serait largement imputable à nos mauvais comportements, disait-on), on remplaçait une ministre par un autre, on débattait du port du masque et de la différence entre un mètre et demi et deux mètres comme mesure de distanciation sociale, on se demandait quand et comment aurait lieu la rentrée scolaire, on cherchait appui sur ce qui se passait en Europe, on décriait le comportement du président des États-Unis, on voyait avec affolement la pandémie se répandre en Amérique du Sud alors qu'elle se calmait un peu en Italie... Bref, il semblait bien que le virus ne disparaîtrait pas de sitôt de nos vies et qu'il faudrait en quelque sorte « apprendre à vivre avec », à moins que ne soit rapidement découvert (créé, acheté, produit, volé) un vaccin réellement efficace, ce dont on pouvait douter à court ou à moyen terme.

Tout à la joie de recommencer à vivre un tant soit peu normalement, nous avons délaissé peu à peu les points de presse et les bulletins de nouvelles pour nous concentrer sur ce que le présent immédiat avait à nous offrir : le plaisir du partage et des petits luxes retrouvés, mais aussi un certain nombre d'inconvénients. Nous nous étions faits à l'absence quasi totale d'avions dans le ciel, à la diminution du trafic dans nos rues, à la tranquillité de quartiers dénués d'activité commerciale et de passants pressés... Si le trafic aérien n'a pas repris comme avant, les rues ont été assaillies par des hordes de citoyens en quête de liberté ou de visiteurs qui, au fur et à mesure de l'été, arrivaient en provenance des quatre coins de la province, répondant ainsi à l'appel du gouvernement qui préconisait le tourisme local et le Panier Bleu. Certains d'entre nous ont trouvé le déconfinement plus difficile à vivre que le confinement : après s'être habitués à une sorte de simplicité volontaire intra-muros, il fallait soudainement sortir dehors et faire comme si de rien n'était, essayer de vivre comme avant alors que rien n'était plus comme avant. Le milieu culturel s'agitait pour savoir quand viendrait le moment d'ouvrir les portes des musées, des salles de théâtre et des cinémas... Les propriétaires de bar se sentaient lésés car on allait leur imposer un couvre-feu... Les centres de yoga, refusant de se lancer précipitamment

dans une réouverture peut-être risquée, continuaient de privilégier les cours en ligne et dans les parcs... Et les magasins rouvraient leurs portes en instaurant des mesures sanitaires censées rassurer leur éventuelle clientèle... Tout cela, c'était bien beau. Mais avions-nous vraiment envie de recommencer à fréquenter des bars et des restaurants où il faudrait nous asseoir loin les uns des autres et nous faire servir par des gens masqués ? Avions-nous vraiment envie d'aller magasiner à La Baie ou chez Simons pour rafraîchir une garde-robe devenue quasiment inutile puisque l'on travaillait désormais de chez soi ? Avions-nous vraiment envie d'aller choper un microbe dans une salle de théâtre ou de cinéma alors que le soleil brillait et que l'on rêvait de s'évader sur les routes ?

J'ai passé tout le mois de juin à Montréal, à finaliser un projet d'écriture dont la création s'était accélérée pendant la période de confinement. Contrairement à d'autres auteurs et autrices qui s'étaient alors déclarés incapables d'écrire « étant donné ce qui se passait », j'avais pour ma part ressenti l'urgence de mener à terme ce qui était commencé, comme s'il fallait absolument le faire maintenant, avant que le monde ne bascule irrémédiablement et que toute velléité de création artistique ne devienne caduque, comme si le monde, sous l'effet de la pandémie, allait connaître une métamorphose si profonde que les notions d'art et de culture n'auraient plus aucune valeur, plus aucun sens (si elles en avaient eu auparavant, c'était là une question que l'on pouvait se poser), et que tous ceux et celles qui jusque-là avaient œuvré dans le « secteur culturel » allaient devoir se recycler en architectes paysagistes, agriculteurs biologiques, careseurs d'ânes et autres métiers plus utiles, plus nécessaires, voire plus rentables.

Mais au-delà de ces considérations un peu fumeuses (la fin du monde a été annoncée maintes fois et elle ne s'est pas encore concrétisée, que je sache), c'était aussi ma propre urgence qui me poussait à travailler, la conscience de ma finitude qui était à l'œuvre. Parvenue au seuil de cet âge que l'on dit être celui de la retraite, loin d'éprouver l'envie de multiplier les loisirs exotiques, comme nous invitent à le faire les publicités du mieux-être, je ressentais le besoin, plus pressant que jamais, de poursuivre mon ouvrage, pas tellement dans une perspective de carrière que dans le but d'explorer un territoire de liberté, à la fois intime et branché sur le monde, le seul territoire que personne ne pouvait me dérober, pandémie ou pas. Et puis, dans un contexte où il devient impossible de voyager, il faut trouver l'ailleurs en soi, et c'est là que l'écriture se révèle un formidable outil, comme l'ont prouvé maints auteurs qui ont écrit dans des conditions difficiles, voire impossibles. Je pense à Toni Morrison qui se levait à quatre heures du matin pour écrire avant que les enfants se lèvent, et à Pierre Vallières qui écrivait *Nègres blancs d'Amérique* enfermé dans une prison de New York, et à la poétesse Asli Erdoğan qui persista dans son œuvre malgré les mauvais traitements d'un despote portant le même nom qu'elle. Ma vie à moi était facile : on m'avait prêté en guise d'atelier une pièce climatisée donnant sur une cour herbeuse, d'où je sortais en fin de journée pour me rendre à l'apéro-escalier du vendredi. Mais tout de même, il m'était permis d'éprouver un sentiment de fraternité avec ceux et celles qui avaient affronté l'injustice ou le mal pour élaborer leurs œuvres envers et contre tout.

Au bout d'un mois, des impératifs familiaux m'ont renvoyée à la campagne, où j'ai passé le reste de l'été à développer de nouvelles aptitudes. J'ai récolté l'ail et relevé les plants de tomates dans le jardin de mon père, j'ai taillé des arbustes et planté des fleurs dans les plates-bandes de ma mère (salut Pagnol !), j'ai appris à suivre des recettes de cuisine et à patienter auprès des personnes âgées, j'ai appris à laisser le jeune homme voler de ses propres ailes. J'ai aussi persisté dans mon goût récent pour les mots croisés, une activité de vieille fille qui aujourd'hui m'apparaît comme une forme de méditation dont les subtilités dépassent largement la stricte recherche de vocabulaire. Comme l'a dit Georges Perec, lui-même grand cruciverbiste et auteur d'un recueil de mots croisés : « Une fois la solution trouvée, on se rend compte qu'elle était très précisément énoncée dans le texte même de la définition, mais que l'on ne savait pas la voir, tout le problème étant de voir autrement... » N'en va-t-il pas ainsi pour les choses de la vie, dont on ne cesse d'apprendre qu'il faut savoir les désapprendre pour mieux les comprendre ? ■